

Source	<i>Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle</i> n°31
Date	janvier 2013
Signé par	Eric THIERS

Cet ouvrage collectif, fruit d'un colloque qui s'est tenu à l'École normale supérieure en 2009, propose de revenir sur l'œuvre d'Alain en ce qu'elle se situe au croisement de la philosophie et de la littérature. S'y mêlent une douzaine de contributions de nature variée, précédées d'extraits du Journal que tint Alain de 1937 à 1950. Si les aspects littéraires sont ici naturellement plus abordés, les historiens y trouveront plusieurs motifs d'intérêt pour mieux comprendre celui que l'on dit un peu vite incarner la figure du philosophe de la III^e République.

Plusieurs contributions reviennent sur le style d'Alain à travers cet exercice singulier que furent les *Propos*. Par leur brièveté et leur quotidienneté, ils apparaissent à plusieurs auteurs (F. Worms, G. Artous-Bouvet, N. Froloff) comme une forme esthétique nouvelle, volontairement allusive, inspirée par Montaigne et Stendhal – une pensée au galop en quelque sorte. Alain fait le constat d'une crise de l'esprit et lui oppose la force de sa prose. Ceux qui lisent encore Alain reconnaîtront que les *Propos* sont tout sauf faciles contrairement à l'impression naît au premier abord. Le clair-obscur, souligné par N. Froloff, dans lequel se maintient le Normand impose au lecteur d'exercer l'acte de penser avec exigence. Cet exercice, Alain l'engage au contact direct des œuvres littéraires, celles de Stendhal, Balzac, Montaigne, George Sand. P. Berthier montre à cet égard qu'Alain tente de maintenir une égale distance entre l'ordre naturel des choses auquel renvoie l'œuvre de Balzac et cet ordre du soi comme seule instance de jugement cher à Stendhal.

Alain s'essaya aussi au dialogue avec les auteurs contemporains comme Paul Valéry. Dans les années trente, il commenta dans des éditions remarquées *Charmes* et *La jeune Parque*. M. Jarrety montre combien une distance demeura entre le « créateur » que fut Valéry et son « critique ». Si le premier n'est pas malheureux de trouver dans les commentaires d'Alain un moyen de répondre à certains de ses détracteurs qui le jugent obscur, il ne le considéra jamais comme navigant dans les mêmes eaux. C'est d'ailleurs là un des enseignements de cet ouvrage. Alain est foncièrement un penseur situé dans l'entre-deux ce qui le rend difficile à classer ou à saisir. Philosophe, écrivain, pédagogue, intellectuel... on se demande d'ailleurs s'il eut cette influence si forte qu'on eut tendance à lui prêter.

À travers plusieurs contributions très stimulantes (G. Bianco, D. Perrin, M. Brangé) consacrés à Georges Canguilhem, Julien Gracq ou Jean Prévost – son disciple le plus proche – on mesure que si l'enseignement d'Alain marqua ses élèves, sa philosophie ne les façonna pas durablement. Très marqué par son maître, Canguilhem s'en éloigne en 1935, rejetant son pacifisme face au nazisme. On sait qu'il s'engagea ensuite dans la Résistance. G. Bianco montre d'ailleurs de manière très percutante que, dans sa thèse soutenue en 1943 et qui donnera *Le normal et le pathologique*, Canguilhem rompit avec une vision du corps social qu'Alain déploie en s'inspirant de Broussais, de Comte et de Descartes. Pour Alain, la maladie est une configuration de l'organisme quantitativement – et non qualitativement – différente de celle de l'état normal. Dès lors, pour remédier à ces « irritations » que subit le corps – comme le corps social – et rétablir l'état normal, il faut l'assagir. Les pouvoirs ne se combattent pas par la violence mais par une volonté d'apaiser par la Raison, les irritations,

les éruptions, les passions. À l'instar de Comte, la révolution n'est donc pas pour Alain la voie souhaitable ; nul besoin de créer un ordre nouveau, il suffit de modifier l'existant.

D. Perrin s'attaque, quant à lui, à la figure de Julien Gracq, élève d'Alain en 1928-1930. Là encore l'écrivain reconnaît qu'Alain fut un « admirable éveilleur » mais qu'il « avait peu d'avenir dans l'esprit ». M. Brangé montre que si Jean Prévost fut le fidèle des fidèles, et qu'une relation très forte et réciproque unissait l'élève à son ancien professeur, la montée du nazisme et la guerre les séparèrent. Jamais Alain ne comprendra l'engagement jusqu'au sacrifice de celui qui tomba dans le Vercors.

On déduit de ces textes qu'Alain n'a pas saisi le brusque changement d'échelle qui frappa ce premier XX^e siècle, à la différence d'un autre de ces élèves qui aurait pu trouver sa place dans cet ouvrage : Raymond Aron. La Raison ne pouvait par sa seule vertu imposer l'humanisme tempéré qu'Alain offrait en modèle. Le philosophe taraudé par la littérature apparaît comme une « figure intermédiaire », premier intellectuel comme l'écrivait son biographe T. Leterre¹, vite submergé par les totalitarismes nés d'une Première guerre mondiale dont il avait pourtant saisi certaines singularités, fort de son expérience des combats. Pas plus que Platon ne convainquit Denys de Syracuse, Alain ne prit la mesure d'Hitler ou Staline.

Mais cela étant dit – et qui n'est pas absolument nouveau – ce choix d'une certaine distance par rapport à la politique, la pondération assumée et l'absence d'esprit de système de l'auteur des *Propos*, arrête un instant, ce à quoi nous invite cet ouvrage.

¹ Thierry Leterre, Alain. Le premier intellectuel, Paris, Stock, 2006 ; voir le compte rendu de cet ouvrage in Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle, 26, 2008, p. 170-171.